

—Votre isolement ne sera plus désormais de longue durée, ma chère enfant, reprit Jacques, l'ennui n'aura pas le temps de se glisser dans votre existence trop monotone... d'ici à deux jours vous viendrez habiter Paris avec nous...

Marthe, en apprenant cette nouvelle, sentit son cœur se ser-

rer.

—Déjà!... s'écria-t-elle naïvement.

—En êtes-vous donc fâchée? demanda Jacques très surpris de cette exclamation.

La jeune fille avait eu le temps de se remettre.

—Vous ne pouvez croire que j'en sois fâchée... répliqua-t-elle. Seulement, d'après ce que vous m'aviez dit, je ne m'attendais pas à une installation si prompte... Je pensais qu'il y avait beaucoup à faire à Paris.

—Vous ne vous trompez pas, mais tout a marché vite, grâce aux soins et à la surveillance incessante de Pascal Lambert, mon secrétaire. Votre chambre est prête, et si l'hôtel n'était pas encombré d'ouvriers de toute sorte, qui en rendent le séjour fort désagréable, je vous aurais ramenée aujourd'hui même avec moi...

L'orpheline devint un peu pâle.

—Partir si vite! se disait-elle. Alors je ne le verrai plus...

—Mais il ne vous faudra maintenant qu'un peu de patience, poursuivit Jacques; après-demain, selon toute apparence, vous rejoindrez ma cousine Angèle...

—Je serai ravie de l'embrasser... Mais laissez-moi m'occuper de vous, monsieur le docteur. Avez-vous déjeuné?

—Non, et j'ai compté que nous déjeunerions ensemble.

—Alors, je vais envoyer Mariette courir aux provisions...

—Inutile...

—Comment?... Il n'y a presque rien ici...

—Peu importe... j'ai décidé que nous irions tous deux prendre notre repas dans un restaurant des environs... Ce sera pour vous une distraction...

—Vous êtes trop bon pour moi, monsieur le docteur.

—On ne saurait l'être trop... Vous êtes digne de la plus affection, chère enfant... ma chère fille...

En prononçant ces derniers mots, Jacques Lagarde avait grande pris les mains de l'orpheline.

Il l'attira doucement à lui et posa ses lèvres sur son front. C'était la première fois que le médecin se permettait une caresse.

Marthe se sentit heureuse de cette nouvelle marque d'attachement.

Le docteur venait de l'appeler sa fille.

Dans le baiser qu'elle recevait elle voyait le baiser d'un père retrouvant en elle la vivante image de l'enfant adorée qu'il avait perdue.

Telle était l'impression de Marthe.

Celle de Jacques fut toute différente au moment où ses lèvres touchaient le front de la jeune fille.

Le contact de cette chair virginale le fit tressaillir. Il lui sembla que son sang devenait plus chaud, que son cœur battait plus vite et qu'une sorte d'ivresse montait à son cerveau.

Ce vertige n'eut d'ailleurs que la durée d'un éclair.

Jacques repoussa doucement Marthe et la regarda avec une sorte de terreur.

—Je vais m'appréter... dit l'orpheline.

—C'est cela, chère enfant... Je vous attendrai ici.

—Et ne vous impatientez pas... Je ne vous ferai guère attendre...

L'orpheline sortit.

Tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, Jacques la suivit des yeux.

Quand elle eut refermé derrière elle, il murmura presque inconsciemment ces mots, qui renfermaient tout un monde de pensées:

—Elle est belle à faire peur!!...

En ce moment, un bruit de cloche résonna vigoureusement dans la cour.

On sonnait à la grille.

Un ouvrier, quittant le mortier qu'il était en train de gâcher, alla ouvrir.

Sur le seuil se tenait un jeune homme paraissant avoir dix huit ou dix-neuf ans. Ce jeune homme, coiffé d'un foudre mou, tenait à la main un petit paquet.

—Bonjour... dit l'arrivant à l'ouvrier qui venait de lui ouvrir. C'est bien ici la maison que l'on nomme le *Petit-Castel*?

—C'est bien ici...

—Eh! bien, alors, je suis à destination, ce qui fait mon affaire...

Et le jeune homme entra dans la cour.

Jacques Lagarde, d'une fenêtre du rez-de-chaussée, avait vu ce qui se passait et entendu ce court dialogue.

Il sortit.

—Vous demandez quelque chose, mon ami?... dit-il au nouveau venu.

—Oui, monsieur... je demande le *Petit-Castel*, et paraîtrait que je suis arrivé...

—En effet... Qu'y venez-vous faire?

—Je viens de la part de M. Barbin, tapissier, mon patron, pour exécuter ici un travail de mon état.

—Ah! oui... des portes à capitonner...

—C'est bien ça.

—Malheureusement l'entrepreneur n'est point là pour vous donner les explications nécessaires... il ne sera de retour que dans une heure.

—En ce cas, je vais poser mes outils n'importe où... j'irai déjeuner et je reviendrai...

—Ne vous mettez pas en retard... il s'agit d'une besogne pressée.

—Soyez paisible... Le temps de manger un morceau arrosé d'un verre de piccolo et je rapplique...

Le jeune homme posa son petit paquet sur l'appui d'une fenêtre, salua et se retira.

Marthe reparut, prête à sortir, son chapeau sur sa tête, ses gants aux mains.

Jacques Lagarde lui offrit son bras et tous les deux prirent le chemin du restaurant de l'île où nous avons déjà conduit nos lecteurs.

Quand ils y arrivèrent, la petite table de l'une des tonnelles se trouvait occupée par un jeune homme et une jeune fille. Le jeune homme n'était autre que l'ouvrier tapissier qui venait de se présenter au *Petit-Castel*.

En reconnaissant le monsieur à qui il avait parlé et pour le compte de qui, sans doute, il allait travailler, il le salua et lui dit:

—Vous venez faire comme nous, monsieur?

—Oui... répondit Jacques. Vous voyez...

Et il alla se placer avec Marthe dans un bosquet voisin.

—Virginie, tu as commandé?... fit le jeune tapissier en s'adressant à sa compagne.

—Oui, et n'aie pas peur... j'ai commandé quelque chose de bien... un petit repas vraiment chic... y aura de la friture.

—Bravo!... D'abord, moi, je l'idole, la friture!...

—Ah! comme c'est joli, ici, crois-tu? reprit Virginie, je voudrais que tu aies de l'ouvrage de ces côtés-ci pour plusieurs jours... j'apporterais mes confections et, en t'attendant, je tirerais l'aiguille sous les grands arbres...

—Oui, ma Ni-nie, mais par malchance je n'ai qu'un travail d'une journée... Une journée et demie au plus... Seulement, si t'es bien sage, demain nous viendrons de bonne heure, nous déjeunerons encore ici, et quand j'aurai fini de bûcher, nous irons faire une partie en bateau sur la rivière...

—C'est cela... adopté!... La promenade en bateau, c'est mon rêve!...

—Dis donc, Ni-nie!...

—Quoi, Médée?

—Si nous prenions un apéritif avant de déjeuner?...

—Oh! Médée, tu sais, pas de bêtises!... répliqua vivement la jeune fille... En mangeant, tout ce que tu voudras... Mais pas d'absinthe, pas de liqueurs... Toi qu'es si gentil à jeun,